

Les étoiles  
s'éteignent  
à l'aube

Richard Wagamese

Les étoiles  
s'éteignent  
à l'aube

*Traduit de l'anglais  
par Christine Raguet*



Titre original : *Medicine Walk*

La traductrice remercie Agnès, Aurélie, Daniel,  
Jean-Sylvain, Julie, Liliane, Moya, Nicole et Paul.

© Richard Wagamese, 2015

First published by Milkweed Editions, 2015

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines.

© À vue d'œil, 2017.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0213-3

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*Que le serpent attende sous  
son herbe mauvaise,  
et que l'écriture  
soit de mots, lents et vifs, prompts  
à frapper, figés à guetter,  
vigilants.  
... par des métaphores que soient  
réconciliés  
les hommes et les pierres.*

William Carlos Williams,  
« Un genre de chanson »

Il fit sortir la vieille jument de l'enclos et la mena jusqu'au portail qui donnait sur le champ. Il avait gelé la nuit dernière et ils laissèrent des traces derrière eux. Il enroula la longe autour de la traverse centrale de la clôture et s'en retourna vers l'étable pour y chercher la couverture de selle et la selle. Les traces faisaient penser à des taches d'encre dans la neige fondante et il resta immobile un moment à essayer d'imaginer les scènes qu'elles représentaient. Il n'était pas du genre rêveur, même s'il aimait jouer le rêveur de temps à autre. Mais il ne voyait rien de plus que l'herbe ramollie et la gadoue du champ, il secoua la tête en pensant à cette folie, traversa l'enclos et franchit à belles enjambées la béante gueule noire de la porte de l'étable.

Le vieil homme était là en train de traire la vache, il tourna la tête lorsqu'il l'entendit et fit gicler un jet de lait de la mamelle.

- Va t'préparer ton petit-déjeuner, dit-il.
- J'ai déjà mangé, répondit le garçon.
- C'est meilleur tout frais sorti du téton.

— Y'en a d'meilleurs des tétons.

Le vieil homme gloussa et se remit à traire. Le garçon resta un moment à le regarder, et quand le vieil homme commença à siffler, il sut qu'il n'y avait plus rien à dire, alors il alla dans la sellerie. Ça sentait le cuir, le liniment, l'air sec et poussiéreux du fourrage et il se dégageait une légère puanteur de moisissure et de fumier. Il s'en imprégna en prenant une profonde inspiration, puis il extirpa la selle de son portant et la jeta sur son épaule, il décrocha la couverture de son crochet près de la porte. Il emprunta le couloir et là, il y avait le vieil homme, le seau de lait à la main.

— T'as du pognon ?

— Un peu. Assez, répondit le garçon.

— Y en a jamais assez, dit le vieil homme en posant le seau dans la paille.

Le garçon immobile observait par-dessus l'épaule du vieil homme la jument en train de débusquer de l'herbe dans la gelée blanche près du piquet de clôture. Le vieil homme tripota son portefeuille en plissant les yeux pour voir dans l'obscurité. Il dégagea une liasse de billets et les tendit au garçon qui piétinait dans la paille. Le

vieil homme fit bruisser le papier et le garçon finit par tendre la main pour prendre l'argent.

— Merci, dit-il.

— Va t'manger quelque chose dans un petit resto quand t'arriveras en ville. Ça sera mieux que la bouillie que j'te sers.

— C'est de la bonne bouillie, n'empêche, dit le garçon.

— C'est gentil. Moi, j'ai été élevé au gruau et aux sandwiches de saindoux. Sauf quand on avait du lard et je fais encore assez bien la bannique.

— Le lapin d'hier soir, c'était quelque chose, dit le garçon en fourrant les billets dans la poche de poitrine de sa veste de bûcheron.

— J'vais t'accompagner sur la piste un bout de temps. Tu vas le trouver malade. Tu le sais, non ? Le vieil homme le fixa d'un regard sérieux et il remit le portefeuille dans la bavette de sa salopette.

— J'l'ai déjà vu malade.

— Pas comme ça.

— J'pourrai faire face.

— Faudra bien. Va pas croire que ça va être rose.

— Ça l'a jamais été. Quand même, c'est mon père.

Le vieil homme secoua la tête et se pencha pour reprendre le seau, et lorsqu'il se releva, il regarda le garçon droit dans les yeux.

— Tu l'appelles comme tu veux. Seulement fais attention. Il ment quand il est malade.

— Il ment quand il l'est pas.

Le vieil homme hocha la tête.

— Moi, j'irais pas. J'me contenterais de ce que j'ai eu, qu'il m'ait demandé de venir ou pas.

— Ce que j'ai eu, c'est pas l'enfer.

Le vieil homme balaya du regard la grange vétuste, pinça les lèvres, plissa les yeux.

— Elle a son âge, elle est délabrée, mais elle est à nous. Elle sera à toi quand je s'rai parti. C'est plus que c'qu'il a jamais donné.

— C'est mon père.

Le vieil homme hocha la tête, fit demi-tour et commença à s'éloigner d'un pas lourd dans le couloir. Il devait changer le seau de main tous les deux pas et quand il arriva à la porte coulissante au bout du couloir, il le posa et s'accrocha aux poutres à deux bras. La lumière agressa le garçon qui leva une main pour se

protéger les yeux. La silhouette du vieil homme se dessinait à contre-jour dans la clarté du matin.

— Cette jument est pas vraiment faite pour le froid. Faudra la ménager pendant un moment. Après, talonne-la. Elle avancera, dit-il.

— Il va mourir ?

— Impossible à dire, répondit le vieil homme. Ça n'avait pas l'air d'aller, mais tu sais, moi, j'crois que ça fait un bout de temps maintenant qu'il est en train de mourir.

Il éteignit l'agressive lumière jaune et disparut. Le garçon resta immobile un instant à regarder, puis il tourna les talons pour traverser l'enclos et poussa un hennissement devant la jument. Elle releva la tête, frissonna et le garçon s'empressa de la seller, de la monter et de traverser le champ au pas.

Pour commencer, le bois n'était pas très dense là où l'herbe se faisait rare en limite du champ. Il y avait des pins lodgepoles et des sapins là où le sol était plus plat, mais lorsqu'il se soulevait jusqu'à se transformer en montagne, on trouvait des pins ponderosa, des bouleaux, des

trembles et des mélèzes. Le garçon chevauchait à une allure tranquille, en fumant et guidant le cheval avec ses jambes. Ils longèrent des fourrés de mûres et enjambèrent avec précaution les souches, les rocs et les plaies rouges des pins déracinés. C'était la fin de l'automne. Le vert sombre des sapins ressortait sur une pénombre maussade, et les soudains éclats de couleur des dernières feuilles encore présentes l'émerveillèrent comme le flamboiement des lucioles dans un champ déjà sombre. La jument hennit, la promenade lui plaisait, et pendant un moment le garçon poursuivit son chemin les yeux fermés pour essayer d'entendre des mouvements de vie au loin dans le fouillis du bois.

Il était grand pour son âge, efflanqué ; il avait un air sérieux qui semblait être le fruit de la morosité, et il était calme, si bien que certains disaient qu'il était mélancolique, songeur et grave. Il n'était rien de tout cela. Par contre, il avait appris à apprécier la solitude et sa maîtrise des mots était brutale, directe, davantage celle d'un discours d'adulte que d'enfant. En conséquence de quoi les gens trouvaient son silence bizarre, et ils l'évitaient ; son allure

d'Indien obstiné était perturbante, même chez un enfant de seize ans. Le vieil homme lui avait très tôt inculqué la valeur du labeur et il était heureux de travailler : il trouvait son bonheur dans le travail de la ferme et sa joie dans les chevaux ainsi que dans les étendues infinies des pays d'en haut. Il avait quitté l'école dès qu'il avait atteint l'âge légal. Il ne s'intéressait pas aux livres et là où il passait le plus clair de son temps libre, nul besoin de grandes idées, théories ou paroles, et s'il était taciturne, cela lui convenait. Il entendait les symphonies du vent sur les crêtes, et les cris stridents des faucons et des aigles étaient pour lui des arias ; le grognement des grizzlys et le hurlement perçant d'un loup contrastaient avec l'œil impassible de la lune. Il était indien. Le vieil homme lui avait dit que c'était sa nature et il l'avait toujours cru. Sa vie c'était d'être seul à cheval, de tailler des cabanes dans des épicéas, de faire des feux dans la nuit, de respirer l'air des montagnes, suave et pur comme l'eau de source, et d'emprunter des pistes trop obscures pour y voir, qu'il avait appris à remonter jusqu'à des lieux que seuls les couguars, les marmottes

et les aigles connaissaient. Le vieil homme lui avait enseigné presque tout ce qu'il savait, mais il était vieux et trop rouillé pour monter sur une selle à présent et, depuis quasiment quatre ans, le garçon arpentait seul les terres. Des jours, des semaines parfois. Seul. Il n'avait jamais su ce qu'était la solitude. Même s'il y réfléchissait bien, il n'arrivait pas à donner une définition du mot. Il était en lui, indéfini et inutile comme l'algèbre – la terre, la lune et l'eau établissaient la seule équation qui donnait de la perspective à son monde et il le traversait à cheval revigoré et rassuré de sentir ces terres autour de lui comme le refrain d'un hymne ancien. C'était ce qu'il connaissait. C'était ce qu'il lui fallait.

La jument accéléra et il la laissa faire, alors elle partit au trot entre les arbres en direction du ruisseau qui passait au sud-ouest dans le creux d'une vallée. Elle était faite pour la montagne. C'est pour cela qu'il l'avait choisie, elle, plutôt qu'un autre de leurs trois chevaux. Fiable, le pied sûr, pas du genre à s'effrayer. Une fois au ruisseau, elle y entra, baissa la tête pour boire, il s'assit, se roula une cigarette et chercha la trace d'un passage de chevreuil. Le soleil se

glissait par-dessus la cime de la montagne et ce serait bientôt la pleine matinée dans la vallée. Il en avait pour la journée avant d'arriver à Parson's Gap et il se dit qu'il pourrait gagner du temps en franchissant tout droit la prochaine ligne de crête. Un chevreuil y avait laissé une trace sinueuse et il la suivrait en laissant la jument avancer à son allure. Il était déjà venu avec elle ici une dizaine de fois et comme elle repérait l'odeur du couguar et de l'ours, ça ne le dérangeait pas de la laisser faire pendant que lui la montait, fumait et regardait le paysage.

Quand elle eut bu tout son soûl, il la fit sortir du ruisseau et tourner en direction du nord vers le début du sentier. Elle suivit ce sentier sans difficulté, le souvenir de l'écurie chaude, de l'avoine et de la paille fraîche, des pommes aigres que le garçon lui apportait avant de se coucher auprès d'elle pour la nuit, la poussait de l'avant, et sur son dos, le garçon se balançait, tanguait et roulait à son rythme, en fumant et en chantant de sa voix grave et rauque tout en se demandant ce que pouvait avoir son père et pourquoi il avait demandé après lui.